

« A la vie, à l'amour, à la mort (de la vie) » à la Comédie de Caen

Dis moi pour qui tu te meurs...

De Durif à Claudel jusqu'à Racine, la nouvelle création de Guy Allouche et Eric Lacascade trace une longue diagonale. Elle relie trois états de la dramaturgie, où l'écriture retenue et libre laisse sourde les motifs de ces vifs et denses, troussés et charnels autour d'un nom de spectacle inoubliable à dire « A la vie, à l'amour, à la mort (de la vie) ». C'est au théâtre d'Hérouville jusqu'au 8 février. Beau et fort.

D'abord il y a l'amour que se partagent le prologue « Ce que j'aime dans l'amour », d'Eugène Durif, « l'Échange » de Claudel et la « Phèdre » de Racine. Un mauvais nom en fait pour désigner la jalousie, le désir, le rejet, le manque, l'autre, une tragédie, un épuisement, une lassitude, de l'espoir, un regard... c'est selon, sans qu'on puisse dire que l'un de ces noms appartienne à Durif plus qu'à Claudel ou Racine. Donc, il y a ces histoires d'amours qui se coupent, se mêlent sans se confondre. Des histoires qui se jouent et s'exécutent selon la logique du tête à tête, du corps à corps, du œil pour œil et du pour dent. Ainsi, « De la Vie » rassemble à une histoire du talon où le discours amoureux est tenu écartelé entre celui qui supplie et l'autre qui abandonne.

Entre force et finesse

Fort de ces extrêmes où se nouent les fils tragiques, Guy Allouche et Eric Lacascade décomposent alors en échos cette tension propre au corps amoureux en dédoublant et triplant le lieu d'où émanent ces plaintes. Sept acteurs magnifiques Jérôme Bicaux, Lucile Joudan, Daria Lippi, Thierry Mettetal, Patricia Pekmezian, Arzella Prunneac et Serge Turpin) respi-



Daria Lippi et Patricia Pekmezian dans le passage de « Phèdre » (photo : Tristan Valès).

rent sur le rythme de la tentation tourmentée; de la parole douloureuse et du silence frémissant. Au dessus de la scène, perché sur une espèce de carroyage en surplomb de petites ruines (taches blanches) sans relief, le groupe de comédiens commence donc par s'immerger dans le texte singulier d'Eugène Durif, avant de descendre fouiller et « l'Échange » et « Phèdre ». Ce n'est que le tout début. Puis, pris dans le halo lumineux d'un gril de lumières comme autant de « feux de l'envie », la bande d'acteurs se fige, ou se met encore en mouvement dans l'immense espace du plateau ouvert et baigné par le public de part et d'autre des murs du théâtre. Implacablement, dans des pauses mécaniques, ou lors de chorégraphies

chamelles violentes et froides, les voix de chaque acteur viennent épouser un personnage.

Au terme de « l'Échange », c'est sans doute l'interprétation du texte de Luchy sur le Théâtre par Patricia Pekmezian qui suspend le souffle et émeut par ses variations si bouleversantes. Comme on est surpris aussi du glissement vers Phèdre si imperceptible et seulement reconnaissable aux sons de deux vers embrassés. Là, la tragédie de Racine s'immobilise dans un décor d'agglôs (forme primaire du caveau) où les chutes de lumières rattrapées par l'obscurité laissent les personnages s'envelopper d'un voile funèbre. Une Phèdre immobile à qui l'on prête un corps enfin tout en texte, tout en voix se fait ainsi en-

tendre. Une Phèdre jouée par Daria Lippi qui, au bout de l'acte II et de la scène cinq s'écroule sous le visage d'une maquerelle cadavérique aux yeux impuissants, définitivement seule, honteuse et rejetée.

D'un bout à l'autre de ces trois instants de théâtre modelés en un spectacle à la mise en scène parfaite, Allouche et Lacascade lient le pari d'un rythme construit sur l'écart entre la fulgurance et le ralenti, voire l'arrêt. Dans l'espace scène-salle brisé qui singularise les points de vue, rarement on aura senti autant de tension entre force et finesse, toutes deux soutenues par le ton musical lointain et si juste de Laurent Idec.

Yannick BUTEL.















